

Les labyrinthes de l'identité

Neil Bissoondath, *Tous ces mondes en elle* (traduit de l'anglais par Katia Holmes), Montréal, Boréal, 1999, 390 p.

Charles Foran, *Amants* (traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth), Montréal, Leméac, 1999, 376 p., 33,95 \$.

David Homel, *L'Évangile selon Sabbitha* (traduit de l'anglais par Daniel Poliquin), Montréal, Leméac, 1999, 336 p.

Frédéric Martin

Number 97, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, F. (2000). Review of [Les labyrinthes de l'identité / Neil Bissoondath, *Tous ces mondes en elle* (traduit de l'anglais par Katia Holmes), Montréal, Boréal, 1999, 390 p. / Charles Foran, *Amants* (traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth), Montréal, Leméac, 1999, 376 p., 33,95 \$. / David Homel, *L'Évangile selon Sabbitha* (traduit de l'anglais par Daniel Poliquin), Montréal, Leméac, 1999, 336 p.] *Lettres québécoises*, (97), 34–35.

Neil Bissoondath, *Tous ces mondes en elle* (traduit de l'anglais par Katia Holmes), Montréal, Boréal, 1999, 390 p., 29,95 \$.
 Charles Foran, *Amants* (traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth), Montréal, Leméac, 1999, 376 p., 33,95 \$.
 David Homel, *L'Évangile selon Sabbitha* (traduit de l'anglais par Daniel Poliquin), Montréal, Leméac, 1999, 336 p., 29,95 \$.

Les labyrinthes de l'identité

Voilà des fictions qui indiquent comment se perdre avant de (peut-être) retrouver son propre moi.

TRADUCTION
Frédéric Martin

SI LA QUESTION IDENTITAIRE PREND CHEZ LES écrivains francophones du Québec un tour volontiers obsédant — on ne compte plus, en effet, les romans qui prennent appui sur ce thème —, elle semble préoccuper tout autant les auteurs d'expression anglaise. C'est du reste par cette porte qu'en 1988, avec *A Casual Brutality* (traduit, en 1992, par *Retour à Casaquemada*), Neil Bissoondath entrait en littérature. D'origine indienne par ses ancêtres, mais né dans une île des Antilles puis émigré à Toronto, Rajnath, narrateur louvoyant entre deux pays « insaisissables », héritait en somme de l'itinéraire complexe de l'écrivain trinidadien. Dix ans plus tard, *Tous ces mondes en elle* (*The Worlds Within Her*, originellement publié en 1998 par Alfred A. Knopf Canada), son sixième livre, aborde un sujet similaire, médiatisé cette fois par des voix féminines.

Un roman dense

Yasmin, l'héroïne de *Tous ces mondes en elle*, est aussi née aux Antilles, dans une famille d'ouvriers agricoles partis des Indes au XIX^e siècle. Mais arrivée au Canada au temps de sa prime enfance — Shakti, la mère, a décidé d'émigrer dès après le mystérieux assassinat de son mari, un politicien ambitieux et narcissique —, elle s'est fait fort d'éliminer tout lien avec l'île natale. Et maintenant, à quarante ans, elle doit y retourner pour rapatrier les cendres de Shakti qui vient de mourir.

Est-ce afin de mieux rendre l'idée des multiples mondes qui, tant bien que mal, cohabitent en Yasmin ? Bissoondath a en tout cas donné au roman une structure assez complexe, constituée de trois récits qui alternent continûment. L'un provient de Shakti, qui profite du coma d'une vieille amie pour se confier comme jamais auparavant. À travers ce long monologue qui revêt une fonction cathartique, Bissoondath compose un magnifique portrait de femme forte qui a on ne peut mieux compris les conventions et les conflits de sa société, et est consciente d'appartenir à l'Histoire. « Je ne suis pas un produit fini, M^{rs} Livingston. Je suis un processus », dit-elle d'ailleurs à son amie.

À Shakti échoiront les ultimes mots du roman — mots qui expriment l'idée force de Bissoondath : « Figurez-vous, ma chère, je n'ai pas qu'une seule identité. Aucun de nous n'en a juste une. Sinon, quel drame ce serait, vous ne trouvez pas ? » Yasmin, à l'inverse, ne possède pas cette sérénité. Cette Noire mariée à un architecte blanc est à la fois inquiète et léthargique, et la seule perspective d'un bref séjour aux

Antilles la plonge dans une anxiété totale. Le présent de Yasmin en voyage dans l'île et un ensemble de réminiscences douloureuses, qui surgiront progressivement à la faveur du retour aux sources, forment les deux autres volets du roman.

L'enjeu du voyage est bien sûr la réconciliation, ou du moins l'acceptation, pour Yasmin, de « tous ces mondes en elle ». Si Bissoondath parvient à représenter le cheminement de ce personnage tourmenté avec autant d'efficacité que d'émotion, c'est cependant la voix inoubliable de Shakti qui s'impose tout du long. Il appert que l'écrivain a fait d'elle son porte-parole, et de son monologue nous viennent les passages les plus denses du roman.

Révolution chinoise

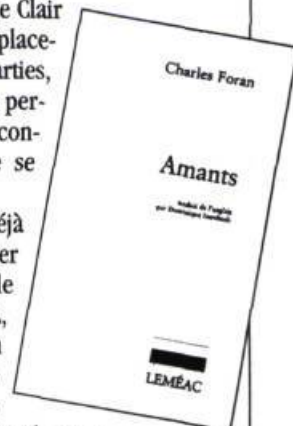
C'est également un voyage qui permettra à David Le Clair, le narrateur d'*Amants*, de Charles Foran, de réconcilier les multiples facettes qui fondent son identité. Au début il n'en mène pas large, ce divorcé qui parle déjà, à seulement trente-quatre ans, de sa « vie complètement foirée ». Avec son meilleur ami Ivan Fodorov, un homosexuel à la personnalité « compliquée, et intéressante », qui « a l'élégance sombre d'un mannequin » et se meurt du sida, il hante *Le Remys*, un café situé dans le Mile End, en bordure du Plateau-Mont-Royal. Aucun doute : ce quartier multiethnique au superlatif — s'y empilent Portugais, Italiens, Vietnamiens, Indiens, Guatémaltèques et « yuppies francophones toqués de rénovations qui logent au-dessus de clans d'assistés sociaux de père en fils » — convient bien à ce juif au nom francophone dont la langue première est l'anglais.

Amants s'ouvre en décembre 1989 ; un mois plus tard, Le Clair sera installé à Beijing, pour y enseigner la traduction. Ce déplacement du narrateur donne lieu à un roman divisé en deux parties, la première — celle qui, en quelque sorte, sert à cerner le personnage et les causes de son sentiment de ratage — étant consacrée à l'existence montréalaise, tandis que la seconde se déroule en Chine.

Journaliste, romancier et nouvellier, Charles Foran a déjà écrit plusieurs romans et récits, mais *Amants* est son premier livre traduit en français. Publié originellement en 1997 sous le titre de *Butterfly Lovers*, il a valu à son auteur le prix QSPELL, décerné chaque année à un roman écrit en anglais au Québec. Récompense plutôt méritée, du moins si on en juge d'après la traduction. Foran a en effet réussi là un livre de l'intériorité sans trop de fausses notes. Ainsi, le désarroi, voire la crise existentielle de David, homme habité par l'idée que « la conscience de soi est un terrible fardeau pour qui est convaincu que sa situation ne



Neil Bissoondath



reflète ni son véritable destin ni ses espérances », sont explorés de façon hautement crédible. Tout aussi crédibles apparaissent les personnages qui composent son entourage immédiat et parmi lesquels se démarque au premier chef la mère. Sur cette figure de socialiste qui a milité avec Fred Rose avant de devenir une intellectuelle respectée, le roman s'attarde assez longuement, montrant ainsi que de toutes les identités du narrateur — de père, d'ami, d'amoureux... —, on ne saurait oublier celle de fils. Se dessine dès lors, parallèlement aux pérégrinations de David dans Montréal puis en Chine, la cartographie d'une certaine condition masculine.

Et c'est lorsqu'il se transpose en Chine qu'*Amants* devient tout à coup moins convaincant. Le narrateur vivra là une bien touchante histoire d'amour. Mais cette partie s'étire indûment et finit par prendre un tour aussi artificiel que convenu. L'idée du voyage comme conquête de son identité devient en effet par trop évidente, ce qui enlève de l'impact au propos défendu par Foran.

Dieu est une femme

C'est sur les routes de l'Amérique rurale que pour sa part David Homel lance l'héroïne de son quatrième roman, *L'Évangile selon Sabbitha*. Sabbitha Hunter, qui fuit son village natal et des amours incestueuses avec son oncle, rencontre en chemin Nathan Gazarra, un vieux colporteur juif faisant également office de prédicateur. Dans la jeune femme, le presque vieillard voit d'emblée un nouveau messie. L'extrême sensualité de l'une, la verve imprécatrice de l'autre constitueront vite un mélange explosif qui déchaîne les passions et exacerbe la violence...

Avec *L'Évangile selon Sabbitha*, Homel invente une fable cruelle et fantaisiste qui paraît d'abord revisiter le Nouveau Testament : comme pour Jésus-Christ les foules se pressent dans le sillage de cette autre messie, et on l'exhorte au miracle. Mais justement : « Montrez un miracle aux gens, et ils vont aussitôt en demander davantage, puis ils vont s'abstenir de faire des commentaires et attendre que vous doubliez les effets spéciaux. » Il reste qu'en matière d'actes surnaturels, Sabbitha accomplit surtout celui, « habituel », « qui se produit entre un homme et une femme » ; son corps, la messie inventée par Gazarra a choisi de le donner à ses disciples de bonne volonté d'une façon toute littérale.

À ces épisodes qui semblent renvoyer aux grandes années de la révolution sexuelle — révolution dont les femmes ne sortirent pas toujours gagnantes —, Homel greffe une réflexion ironique sur les sectes, la croyance, les gourous dont le pouvoir est fait de charisme sexuel et d'aptitudes à manipuler autrui. Bien qu'elle possède ces caractéristiques, Sabbitha, créature du colporteur et objet du désir des hommes (ou d'une masse de « demi-hommes »), conserve une ambiguïté que l'écrivain n'a su ou n'a pas voulu résoudre. Son pouvoir est relatif. « Si l'on est victime, on a assurément besoin d'un messie. Si le messie est lui aussi une victime, de qui aura-t-il besoin ? » se demande d'ailleurs l'héroïne dans un accès de lucidité.

À l'instar des personnages de la Yasmin de Bissoondath et du David Le Clair de Foran, Sabbitha Hunter se livre en somme à une certaine quête existentielle et à une tentative de réappropriation de soi. La quête est ô combien originale, qui se double d'une représentation acerbe de l'ignorance, de la superstition, de la bêtise susceptibles de conduire à la folie meurtrière dès lors qu'elles commandent à un groupe. C'est ainsi que, sous ses dehors de fable jouissive, *L'Évangile selon Sabbitha* contient une charge féroce contre les dérives du religieux. Nous sera aussi donnée une vérité ultime : les gens « n'ont pas besoin d'être libérés d'eux-mêmes, ils ont besoin d'être sauvés d'eux-mêmes ». Voilà une vérité que les gourous en tous genres ont bien comprise.

HOMEL
L'ÉVANGILE
SELON SABBITHA



David Homel



Biographie 160 p., 19,95 \$

René Le Blanc
Derrière les embruns

« Les passionnés d'histoire liront avec émotion le très beau et classique *Derrière les embruns*. »

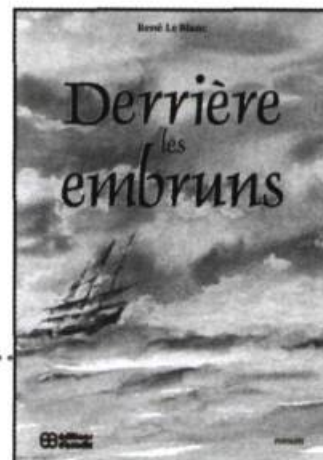
David Lonergan, *L'Acadie Nouvelle*

éditions d'Acadie

Anselme Chiasson

Anna Malenfant
Gloire de l'Acadie et du Canada

Grande cantatrice acadienne, Anna Malenfant connaîtra un succès retentissant au sein du Trio Lyrique de Montréal et à Radio-Canada.



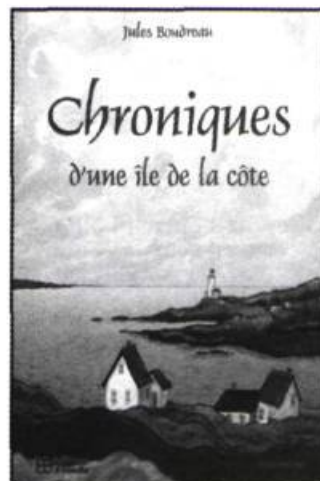
Roman 356 p., 26,95 \$

Jules Boudreau

Chroniques d'une île de la côte

« On embarque dans ses histoires comme si de rien était et on le suit. Son style est sobre, souple et toujours vivant. »

David Lonergan, *L'Acadie Nouvelle*

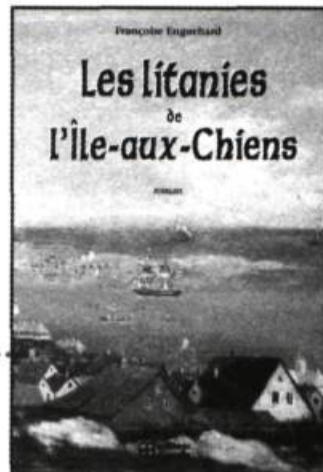


Nouvelles 126 p., 19,95 \$

Françoise Enguehard
Les litanies de l'Île-aux-Chiens

« Ce premier roman séduit, étonne et crée l'attente... d'un prochain ! »

Julie Gauthier, *Le Gaboteur*



Roman 352 p., 26,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies.

C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8
Tél. : 506.857.8490 • Téléc. : 506.855.3130 • edacadie@nbnet.nb.ca